Zeitschrift: L'exploitée : organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages

Band: 1 (1907-1908)

Heft: [10]

Rubrik: Chez nous

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Si nous demandons pourquoi le pain, les pâtes alimentaires, les légumes, les épices, les vêtements renchérissent, on nous répond invariablement :

« Parce que les ouvriers et ouvrières de ces industries exigent des salaires plus grands. »

Les maîtres prennent donc leur revanche. Ils savent se dédommager sur nous-mêmes en reprenant à nous, consommateurs, tout ce que nous leur arrachons dans nos syndicats comme producteurs.

Ils savent se dédommager parce que nous tous ouvriers et ouvrières de métier nous poursuivons notre but d'amélioration sans penser à nos camarades des autres branches de la production. Chaque métier en faisant de même sans y songer, nous nous nuisons les uns aux autres. Des améliorations obtenues par nos syndicats, il ne nous reste effectivement que les journées moins longues et les locaux plus hygiéniques. Quant aux améliorations financières, elles ne sont qu'apparentes et ne peuvent durer puisque nous tous manquons de la solidarité *interprofessionnelle* et poursuivons notre but dans un égoïsme de métier.

Une fois de plus nous apprenons à nos dépens que l'égoïsme est un mauvais conseiller. Le seul intérêt que nous ayons est de ne pas nous nuire mutuellement.

* * *

Il nous faut donc créer une solidarité interprofessionnelle, une entente parmi les camarades de toutes les branches de la production pour rendre la revanche impossible aux patrons. *Il faut maintenir les prix des marchandises* et, puisque cela ne paraît pas possible par l'action syndicale seule, il faut compléter cette action syndicale par une action des consommateurs : *l'action coopérative.* Il nous faut pratiquer les achats collectifs pour être en état de dicter aux fabricants les prix d'achats et pour leur arracher la fabrication même et la mettre dans la main de la collectivité des consommateurs producteurs.

Plus nous centraliserons nos achats, mieux et plus vite nous dompterons les marchés.

Mais pour cela, il ne faut pas être un coopérateur myope comme nous avons été des syndiqués myopes. Et si nous nous procurons à bas prix de marchandise en baissant les salaires de ceux qui la produisent, nous ferions la même œuvre inutile que le syndiqué qui se procure un salaire élevé aux dépens du consommateur.

Il faut donc rallier ces deux mouvements économiques, le mouvement syndical et le mouvement coopératif qui, pendant longtemps, ont poursuivi aveuglément leur but d'amélioration en annihilant mutuellement leurs efforts.

Il faut que nos syndiqués déclarent que telles et telles marchandises ne doivent être achetées, vu les conditions abominables dans lesquelles elles sont produites. Et il faut que, comme consommateurs organisés dans des coopératives démocratiques où les masses des prolétaires peuvent faire entendre leurs voix, ces mêmes syndiqués aient le pouvoir économique de donner à leurs mandataires, les administrateurs des coopératives, l'ordre strict de ne pas acheter de la marchandise boycottée — voire même de n'acheter que de la marchandise recommandée par les syndicats.

Les profits seront moins apparents, mais plus vrais.

Et jugez quelle puissance économique nous pouvons être si nous coordonnons nos deux mouvements économiques en une seule action : *L'expropriation* systématique et continuelle *de nos maîtres affameurs.*

Nous avons peut-être rêvé à une révolution plus prompte, plus facile. Ne nous faisons point d'illusions. L'affranchissement économique ne sera décidé dans aucun conseil national, le royaume de la paix ne descendra pas des cieux.

Il nous faut le créer nous-mêmes. Il est bien clair que pour arriver au sommet, on ne peut contourner éternellement la montagne. Il faut la gravir résolument.

Voilà la vraie action révolutionnaire.

Et quelle joie pour nous, femmes, de penser que nous pouvons accomplir chaque jour de ces actions-là, nous surtout dans notre double qualité d'ouvrière et d'acheteuse. Toutes les fois qu'en ouvrière syndiquée nous nous comportons courageusement vis-à-vis de notre patron nous faisons une action révolutionnaire. Tous les jours, lorsque nous portons le lourd panier quelques minutes de plus parce que nous sommes allées dans notre coopérative, nous accomplissons un acte révolutionnaire.

Vous souriez ? Mais oui cela n'apporte pas la gloire, cela passe inaperçu, et pourtant c'est précisément la multitude et la continuité de ces actes-là qui font écrouler la vieille société en construisant la nouvelle.

Songez, chères camarades, nous toutes, sans nous connaître les unes les autres, peut-être sans jamais nous voir, nous pouvons nous entr'aider par une action commune, continuelle et silencieuse à bouleverser le monde !

Songez, chères camarades, que si nous labourons, semons, plantons, cultivons durant ces temps de famine, nos enfants récolteront la moisson et vivront dans l'abondance à tout jamais.

CHEZ NOUS

Cigarières d'Yverdon. — Nos vaillantes sœurs d'Yverdon vont incessamment ouvrir un atelier nettement communiste. Elles se consacreront exclusivement à la fabrication de la cigarette. Un millier de francs était nécessaire pour créer ce nouvel atelier sans patron. La *Voix du Peuple* a ouvert une souscription dans ses colonnes ; elle a déjà atteint la somme de 966 fr. 90. Nous avons reçu d'une camarade

de Paris (Mme Colloace), 10 fr.; de la camarade M., pierriste à Lucens, 2 fr.; de deux anonymes de Saint-Imier, 20 fr. Nous les en remercions bien sincèrement. Grâce à la solidarité ouvrière, les voraces Vautier n'ont pas atteint leur but. Nos camarades ne sont pas mortes de faim. Et l'atelier sans exploiteurs est édifié! Nous nous en réjouissons.

Une nouvelle fabrique coopérative de pain va être construite à Glaris. Vu les prix énormes du pain, les camarades coopérateurs ont compris qu'il fallait arracher cette branche de la production à l'industrie privée et la remettre à la collectivité des consommateurs qui sont, en majeure partie, des ouvriers fileurs et tisseurs.

Et maintenant nous verrons les maîtres boulangers s'efforcer, comme ils l'ont fait partout, de gagner les acheteurs : les femmes par de doucereuses paroles, des blagues sur la voisine, les enfants par des tablettes et des bonbons. Mais, même s'ils baissaient le prix du pain jusqu'au niveau de celui des coopérateurs, cela ne « prendrait » pas. Tout comme à La Chaux-de-Fonds, Bâle, Zurich, Berne, Fribourg et ailleurs, les femmes prolétaires préfèreront le pain fabriqué collectivement dans une usine à chaque instant contrôlable par les consommateurs, travaillé par des camarades boulangers syndiqués, au pain fait dans des boîtes obscures, incontrôlables et pétrit dans des pétrins qui souvent servent de lit aux pauvres garçons boulangers éreintés.

Une victime. — Il y a deux ans, une jeune fille de Berne alla chez son beau-frère à Zurich. Un amour s'ensuivit, la jeune fille devint mère et, pour avoir séduit une enfant confiée à ses soins, l'homme fut condamné à une réclusion assez longue.

La jeune mère trouva une place chez d'autres maîtres, elle travailla et gagna sa vie. Arriva le jour où le condamné sortit de sa prison et les relations interrompues par Sa Majesté « la Loi » furent reprises de nouveau.

La loi ne pouvant plus intervenir cette fois, les maîtres de la jeune servante se firent les gardiens des bonnes mœurs en incitant sans relâche la jeune personne à aller se plaindre à la police. Elle se refusa obstinément à trahir celui qui pour l'avoir aimée avait déjà subi une peine très dure.

Or, l'autre jour, la servante avait à faire des emplettes, mais au lieu de retourner chez ses maîtres, l'éternelle tourmentée alla se jeter à la Limmat. Dans l'eau elle a trouvé la paix que sur terre personne n'a voulu lui laisser.

Une lettre privée (12 février 1908) adressée au camarade Engster, rédacteur de *l'Ouvrier du textile suisse* :

« Dans le courant de l'après-midi j'allai faire visite au camarade N. dans son domicile. Là je trouvai une misère de brodeurs comme je n'aurais pu me l'imaginer plus terrible.

En commun avec sa femme qui, en même temps que le ménage, fait le métier d'effileuse (ouvrière aide), N. gagne 3 fr. net par jour. Et il déclare devoir être content d'avoir ce revenu par les temps qui courent. Pendant les dernières années, le pauvre homme a subi tous les effets du triste sort de son métier; mais c'est un homme tout à fait sérieux.

Aujourd'hui il a une famille de huit têtes; six enfants dans l'âge de 2 à 12 ans. Je les ai tous trouvés au local de broderie. Trois d'entre eux n'avaient ni bas ni souliers, et dans la salle il y avait dix degrés à peine! J'eus l'impression que le local de broderie sert en même temps de chambre d'habitation, de cuisine et de cave. Vous vous imaginez l'air qui règne dans le local. La faim sort des yeux de tous les membres de la famille, et non le moins des yeux du père. Moitié gelés, les pauvres enfants piétinaient dans la broderie... »

S'ils désirent bâtir des églises, grand bien leur fasse. Et s'ils n'y disent que ce qu'ils croient eux-mêmes, ils seront estimables.

Mais, s'ils désirent bâtir ces maisons à leur Dieu, pourquoi demandent-ils de l'argent à ceux qui ne sont plus de ses fidèles? N'y a-t-il donc plus assez de chrétiens?

Et surtout, pourquoi, chrétiens, spéculez-vous sur ce mauvais instinct qui gît en nous tous, cet instinct que nous devrions combattre : *la rage de vouloir gagner quelque valeur sans travailler?* Pourquoi, chrétiens, lancez-vous des loteries pour bâtir vos églises?

Gens pieux et si souvent pudiques, vous tâchez d'ouvrir des bourses généralement à vous fermées ou trop maigres pour vous faire un cadeau.

Chrétiens, vous tâchez de vous procurer un avantage en développant un instinct qu'en d'autres occasions vous déclarez devoir combattre par principe.

Vous inondez toute la Suisse de vos réclames de loterie pour bâtir vos églises de Neuchâtel, Planfayon et autres. Dans ces églises, des chrétiens très pauvres et des chrétiens très riches écouteront des sermons moralisateurs — et ne se douteront pas que toutes ces maisons de leur Dieu sont construites sur la démoralisation du peuple.

Nos bourgeoises. — Dans l'*Exploitée* du 8 décembre, il était dit :

« Nous, femmes prolétaires, n'avons rien de commun avec *les femmes qui ne travaillent pas*. Et notre mouvement n'a rien à faire avec le mouvement de *celles qui vivent du travail d'autrui*. »

Le 10 décembre, l'Union des Femmes, à Genève, nous a renvoyée la méchante *Exploitée* avec la mention « refusé, refusé. S. M., présidente Union des Femmes. »

BUREAUX DE PLACEMENT

A peine sortie de chez les bonnes sœurs de Neuilly, je retombai dans l'enfer des bureaux de placement. Je m'étais pourtant bien promis de n'avoir plus jamais recours à eux... Mais, le moyen, quand on est sur le pavé, sans seulement de quoi s'acheter un morceau de pain?... Les

amies, les anciens caramades? Ah ouitch!... Ils ne vous répondent même pas... Les annonces dans les journaux?... Ce sont des frais très lourds, des correspondances qui n'en finissent pas... des dérangements pour le roi de Prusse... Et puis, c'est aussi bien chanceux... En tout cas, il faut avoir des avances, et les vingt francs de Clédé avaient vite fondu dans mes mains... La prostitution?... La promenade sur les trottoirs?... Ramener des hommes, souvent plus gueux que soi?... Ah! ma foi, non... Pour le plaisir, tant qu'on voudra... Pour l'argent? Je ne peux pas... je ne sais pas... je suis toujours roulée... Je fus même obligée de mettre au clou quelques petits bijoux qui me restaient, afin de payer mon logement et ma nourriture... Fatalement, la mistoufle vous ramène aux agences d'usure et d'exploitation humaine.

Ah! les bureaux de placement, en voilà un sale truc... D'abord, il faut donner dix sous pour se faire inscrire; ensuite au petit bonheur des mauvaises places... Dans ces affreuses baraques, ce ne sont pas les mauvaises places qui manquent, et, vrai! l'on n'y a que l'embarras du choix entre des vaches borgnes et des vaches aveugles... Aujourd'hui, des femmes de rien, des petites épicières de quat' sous... se mêlent d'avoir des domestiques, et de jouer à la comtesse... Quelle pitié! Si, après des discussions, des enquêtes humiliantes et de plus humiliants marchandages, vous parvenez à vous arranger avec une de ces bourgeoises rapaces, vous devez à la placeuse trois pour cent sur toute une année de gages... Tant pis, par exemple, si vous ne restez que dix jours dans la place qu'elle vous a procurée. Cela ne la regarde pas... son compte est bon, et la commission entière exigée. Ah! elles connaissent le truc; elles savent où elles vous envoient et que vous leur reviendrez bientôt... Ainsi, moi, j'ai fait sept places, en quatre mois et demi... Une série à la noire... des maisons impossibles, pires que des bagnes. Eh bien, j'ai dû payer au bureau trois pour cent, sur sept années, c'est-à-dire, en comprenant les dix sous renouvelés de l'inscription, plus de quatre-vingt-dix francs... Et il n'y avait rien de fait, et tout était à recommencer!... Est-ce juste, cela? N'est-ce pas un abominable vol?...

Le vol?... De quelque côté que l'on se retourne, on n'aperçoit partout que du vol... Naturellement, ce sont toujours ceux qui n'ont rien qui sont le plus volés et volés par ceux qui ont tout... Mais comment faire? On rage, on se révolte, et, finalement, on se dit que mieux vaut encore être volé que de crever, comme des chiens, dans la rue... Le monde est joliment mal fichu, voilà qui est sûr...

Octave MIRBEAU.

De mémoire humaine, le métier de gouvernant a toujours été monopolisé par les individus les plus ignorants et les plus canailles de l'humanité. Thomas PAINE.

AU DEHORS

La misère dans les villages russes est devenue horrible et l'hiver sévère la rend insupportable. Déjà au mois de décembre, la température moyenne était de 20 degrés au-dessous de zéro.

La faim affaiblit les pauvres gens et en détruisant toute force de résistance, agrandit la mortalité d'une façon énorme.

Les enfants surtout meurent comme les mouches. Un médecin reprochait aux mères d'apporter les petits patients trop tard à l'hôpital, et dans un état de maladie trop avancé. Les mères lui répondent : « Quest-ce que nous ferions si les enfants ne mouraient pas? Nous-mêmes n'avons plus rien à manger. »

Leurs mœurs. — Annonce traduite littéralement du *Pester Lloyd :*

Hamman, Bains Hongrois, VII. Hyar-Uteza 7. Bains de vapeur élégants pour sociétés fermées. Ouverts de 5 heures du matin à 9 heures du soir.

Voilà ce que nous ne savions pas encore. Si quelqu'un s'avise de parler ou d'écrire de l'amour libre, on nous fait croire que c'est immoral. Il est grand temps que nous corrigions notre éducation trop pudibonde. Tout est permis, *pourvu que ce soit élégant,* même les bains nocturnes collectifs.

Seulement, ne les arrangeons pas dans une maison qui nous appartienne, et dans laquelle on n'irait pas pour de l'argent, une Maison du Peuple, par exemple — oh! la la! qu'en dirait-on!

Boîte aux lettres de la rédaction.

L'immense retard de ce numéro provient de circonstances très fâcheuses et pénibles dans lesquelles la rédaction s'est trouvée le mois passé. Elles ne peuvent être expliquées ici, mais je vous prie de ne pas penser du mal et de pardonner le retard.

* * *

C'est par erreur que notre numéro de janvier porte le numéro 1. Nos abonnés voudront bien corriger : ce numéro est le neuvième de la première année, qui sera terminée avec le numéro 12 du mois d'avril.

La seconde année commencera le 1er mai 1908.

* * *

Un dernier avis aux abonnés n'ayant pas encore payé la première année 1907-1908 : La fin de la première année de l'*Exploitée* approche, il nous faut boucler nos comptes pour les publier au numéro d'avril. N'ayant pu recueillir les abonnements pendant l'été, nous avons pris patience pendant cet hiver parce que nous savions que nombre de nos camarades souffriraient des suites d'une grève ou du chômage partiel ou total. Mais maintenant le travail reprend. C'est pourquoi nos encaisseurs et encaisseuses passeront ces jours chez vous; nous n'avons pas été méchants — vous ne le serez pas non plus et recevrez bien nos camarades, n'est-ce pas?

Lausanne (La Perraudettaz). — Imprimerie des Unions ouvrières.